

# Sociologie : quelles évolutions ?

## Les places de la sociologie dans les sciences sociales

Née au XIX<sup>e</sup> siècle, la sociologie a su affirmer sa place au sein des sciences sociales.

François Dubet relate d'abord sa pleine reconnaissance universitaire dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle et la spécialisation croissante qu'ont connue les sociologues, leur prise en compte des très nombreuses questions sociales émergentes n'étant certes pas exclusive d'autres travaux de nature plus théorique ou épistémologique.

Il réfléchit aussi aux proximités que la sociologie entretient avec plusieurs disciplines et il s'interroge sur les fonctions diverses qui sont celles du sociologue dans la cité, parfois tour à tour dénonciateur, analyste ou expert auprès des différents acteurs politiques, économiques, syndicaux.

C. F.

**E**n dépit de sa « jeunesse » relative, la sociologie existe aujourd'hui dans presque tous les pays et sa place varie sensiblement selon les contextes nationaux et selon les histoires intellectuelles et académiques dans lesquelles elle s'est progressivement glissée. Cette diversité nous invite à en rester à un tableau français, n'ayant ni la compétence, ni l'espace pour traiter cette question à l'échelle du monde ou à celle de l'Europe. La question posée n'est guère plus facile

pour autant car elle appelle plusieurs types de réponses. Nous en distinguerons au moins trois. On peut considérer la sociologie comme une activité professionnelle comme les autres et s'interroger sur sa place dans l'espace académique et professionnel en regard d'autres sciences sociales. On peut aussi aborder la question d'un point de vue épistémologique en essayant de voir comment se définissent et évoluent les frontières entre la sociologie et les autres sciences sociales. On peut enfin considérer que la sociologie est définie par un type d'intervention dans la vie sociale, qu'elle « sert » à quelque chose dans tout l'éventail d'un spectre allant de la connaissance « désintéressée » à l'expertise, et de la réflexivité théorique construisant des images du monde à l'engagement critique dans les débats intellectuels, politiques et sociaux.

## L'installation de la sociologie

### La reconnaissance universitaire

Bien qu'il n'existe pas de diplôme professionnel de sociologue, comme il y en a pour les psychologues, les statisticiens et les démographes par exemple, il reste que la sociologie s'est progressivement professionnalisée depuis le temps où elle avançait masquée derrière la philosophie, la pédagogie avec Émile Durkheim, ou la « psychologie collective » avec Maurice Halbwachs. Si les sociologues pouvaient se reconnaître intellectuellement, ils ne comptaient guère face aux historiens, aux philosophes sociaux et aux économistes ayant acquis bien plus tôt des positions académiques indiscutables. La sociologie est entrée au CNRS dans les années 50 grâce à Georges Friedmann, et c'est avec Raymond Aron qu'une licence a été créée en 1958. Un cycle complet de formation a été ouvert en 1967 et, dès lors, le nombre de sociologues a explosé : trois cents enseignants-chercheurs en 1978, cent quarante-huit sociologues au CNRS, alors que six cents sociologues environ travaillaient sur contrats (1). Puis le nombre de sociologues s'élargit dans les deux décennies suivantes : plus de sept cents enseignants-chercheurs à l'université, plus de quatre cents au CNRS et dans les autres organismes de recherche. On ne connaît pas exactement le nombre de sociologues employés dans les associations, les administrations, les entreprises et dans des cabinets d'experts, mais il est clair que depuis *Les règles de la méthode sociologique* (1895), la sociologie occupe une place peu contestée dans les sciences sociales. Il faut ajouter à tout cela le fait que la sociologie est entrée dans l'enseignement secondaire avec la création d'une filière, d'un CAPES et d'une agrégation de Sciences économiques et sociales dans les années 70. On peut même penser que la

(1) C. Dubar, « Les tentatives de professionnalisation des études des sociologues : un bilan progressif », in B. Lahire (ed.), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte, 2002, pp. 95-117.

sociologie est aujourd'hui victime de son succès si l'on en juge par le nombre d'étudiants qui la choisissent et par celui des thèses soutenues, sachant que près de quatre cents candidats se présentent chaque année au CNU (2) et que deux cent cinquante d'entre eux environ sont qualifiés, ce qui engendre d'ailleurs une crise endémique car les emplois stables de sociologues dans l'enseignement et la recherche sont très sensiblement inférieurs à ces chiffres.

## Une spécialisation croissante

Ce développement a eu plusieurs conséquences. Les sociologues ne sont plus des marginaux souvent réduits à quelques personnalités brillantes et la discipline s'est progressivement installée dans le champ académique. Comme l'histoire, la science politique et la philosophie, la sociologie est aujourd'hui présente dans la plupart des universités, dans les lycées et, plus largement, dans l'espace intellectuel grâce à des revues de débat, des livres, dont certains ont du succès, et quelques grandes figures intellectuelles connues au-delà du seul univers professionnel. En même temps, l'activité d'expertise et de recherche à laquelle la sociologie a été associée dès les années 50, quand les sociologues étaient proches du Plan et de la DGRST (3), n'a cessé de se développer. Comme c'est très souvent le cas, la professionnalisation a été associée à une spécialisation croissante. Pour exister professionnellement, les jeunes sociologues doivent être les spécialistes d'un domaine particulier. En dehors des grands thèmes classiques, le travail, le pouvoir, l'éducation, la famille, la religion..., la sociologie s'est progressivement constituée comme une sorte de science des problèmes sociaux émergents : les relations entre les sexes, les banlieues, l'immigration, les minorités, les politiques publiques. Cette évolution est d'autant plus marquée que la demande d'expertise s'est multipliée avec la décentralisation et, surtout, avec le développement de politiques sociales conduites à évaluer sans cesse leurs effets et leur rationalité. Dans une large mesure, la distinction entre le savant et l'expert, entre la recherche pure et la recherche appliquée joue un rôle rhétorique et de distinction interne au monde des sociologues, bien plus qu'elle ne décrit la réalité des pratiques professionnelles. La plupart des sociologues participent à la fois d'une sociologie générale qui leur confère la légitimité académique, et d'une sociologie spécialisée leur donnant accès aux réseaux, aux contrats de recherche, aux emplois plus ou moins stables. Le fait que la plus grande dignité soit accordée à ceux qui se présentent comme de « purs » chercheurs n'empêche pas un grand nombre de sociologues, peut-être la majorité d'entre eux, d'être avant tout les spécialistes d'un objet, d'un problème et d'une expertise.

## Un double registre de légitimité

La sociologie est aujourd'hui dans une situation intermédiaire entre celle des humanités traditionnelles, de l'histoire, des sciences du langage et de la

philosophie, et celle des sciences les plus « dures » qui sont aussi des sciences appliquées. La plupart des sociologues construisent leur activité entre un univers de références théoriques établies, légitimes et sans cesse commentées, et des demandes sociales, des contrats de recherche, des activités d'enseignement et de recherche qui font que la sociologie se diffuse dans un grand nombre de formations, d'organisations et de politiques. Comme l'économie, elle est à la fois « pure » et appliquée même s'il arrive que la face appliquée soit considérée comme vaguement indigne et compromise dans un domaine où la vraie reconnaissance passe d'abord par l'écriture d'ouvrages fortement charpentés et situés dans le champ théorique. Les sociologues aspirent à être des spécialistes capables de mobiliser des théories fortes et générales acquérant ainsi un double registre de légitimité.

## Le brouillage de quelques frontières

Comme toute science naissante, la sociologie s'est d'abord imposée en établissant une série de barrières et de distinctions épistémologiques avec les disciplines voisines : la sociologie n'est pas l'anthropologie, elle n'est pas la philosophie de l'histoire, elle n'est pas l'histoire, elle n'est pas l'économie, elle n'est pas la psychologie, et longtemps les étudiants eurent à « plancher » sur des sujets comme histoire *et* sociologie, sociologie *et* psychologie... Cependant, les barrières n'ont jamais été aussi tranchées que les déclarations de principe ; il existait, dès « l'origine », une anthropologie sociale avec Marcel Mauss, une sociologie historique avec Raymond Aron, une sociologie économique avec François Simiand, une psychologie sociale avec Jean Stoetzel. Mais il reste que cette stratégie d'affirmation épistémologique, incarnée par Durkheim en France, a été couronnée de succès puisque la plupart des sociologues se reconnaissent aujourd'hui comme tels, bien qu'il arrive souvent qu'un CNU chargé de qualifier les candidats à un poste académique s'interroge sur la nature des thèses examinées, se demandant si elles sont véritablement de la sociologie. Et il n'est pas rare que la composition du jury et la bibliographie de la thèse soient considérées comme des critères d'identification disciplinaire plus sûrs que le travail proprement dit.

## Proximité de la sociologie...

On peut observer un mouvement paradoxal. Si la reconnaissance académique de la sociologie paraît relativement bien assurée, les frontières de la sociologie, longtemps perçues comme solides au plan

(2) Conseil national des universités chargé d'évaluer les thèses et les dossiers des candidats aux postes de maîtres de conférences et de professeurs.

(3) Direction générale de la Recherche scientifique et technique, qui a financé la plupart des recherches durant les années 60 et 70.

épistémologique, paraissent de plus en plus poreuses en dépit de son affirmation disciplinaire. Dans ces glissements, il est difficile de distinguer ce qui relève de la transformation des objets – les sociétés – et ce qui relève de la transformation des points de vue scientifiques. Certaines frontières se déplacent simplement parce que les objets spécifiques à chaque discipline se sont transformés. Par exemple, en France, il a longtemps été admis comme une évidence que l'anthropologie concernait les sociétés traditionnelles et « sans histoire » – c'est-à-dire les sociétés dominées par l'Occident –, alors que la sociologie était centrée sur les sociétés modernes, la modernité étant même au fondement de la plupart des cadres conceptuels et des récits de la discipline (4). Or, la plupart des sociétés traditionnelles sont « entrées dans l'Histoire ». Le clivage entre la modernité et la tradition est pour le moins flottant et, depuis longtemps, les anthropologues appliquent leurs méthodes aux sociétés modernes. Ainsi, on admettra aisément qu'il faut être fortement spécialisé pour étudier le monde iranien aujourd'hui, mais que cette spécialisation ne renvoie nullement à une anthropologie des sociétés traditionnelles. En ce domaine, l'organisation de la recherche en « civilisations » ou en « aires culturelles » est sans doute plus pertinente qu'en termes strictement disciplinaires et, sur ce plan, l'évolution des sciences de l'homme ne diffère guère de celle des sciences de la nature. Des traditions et des corpus existent sans doute, mais on voit mal en quoi ils suffisent à fonder des différences épistémologiques tranchées. Mais les coutumes universitaires sont plus solides que les territoires strictement scientifiques. D'ailleurs, le développement des travaux se réclamant de l'anthropologie sociale efface, de fait, les différences qui paraissaient si solidement établies quand la modernité occidentale paraissait si radicalement différente des traditions « primitives ».

### ... avec l'histoire et l'économie...

Longtemps, l'histoire s'est définie à la fois par les techniques d'interprétation des archives et par un type d'explication génétique, parfois comme une historiographie événementielle « causaliste ». Durkheim et Seignobos s'opposaient radicalement. En France, l'École des Annales a rompu avec cette conception de l'histoire, en intronisant la longue durée, en constituant l'économie, la démographie, le climat, les mentalités, comme des objets historiques. Et cette ouverture, faisant du fonctionnement même des sociétés passées un des objets centraux de l'histoire, n'est pas une spécificité française. De son côté, la sociologie historique s'est développée et bien des frontières disciplinaires ne paraissent plus aussi solides. « Entre l'historiographie sociologisante et l'historiographie sociologique (ou une sociologie historicisante) il n'y a guère de frontière tranchée » (5). Les recherches sociologiques un peu ambitieuses ne peuvent se passer de mises en perspective historique, alors que les catégories de la sociologie imprègnent les travaux historiques comparatifs. « Toute sociologie qui se respecte est historique » (6). L'histoire

du nazisme peut-elle véritablement se passer de sociologie et la sociologie du nazisme peut-elle se faire sans l'histoire ? L'histoire des usines Renault est-elle de l'histoire ou de la sociologie des sociétés industrielles ? Les travaux de Jean-Pierre Vernant sur les Grecs et leur religion sont-ils de l'histoire, de l'anthropologie ou de la sociologie du monde grec ? Dans bien des cas, on pourrait se poser la même question à propos de l'économie. Sans doute la technicité de l'économie et, plus encore, le postulat de l'*homo œconomicus* distinguent-ils l'économie de la sociologie, et ceci d'autant plus que certains des pères fondateurs de la sociologie ont pris soin de refuser ce principe essentiel aux économistes. Mais force est de constater que les économistes se saisissent aujourd'hui des objets traditionnellement dévolus aux sociologues, l'éducation, le mariage, la ségrégation, la ville, la déviance, alors que de nombreux sociologues ont adopté le modèle du choix rationnel qui les rapproche des économistes. Herbert A. Simon et Albert O. Hirschmann sont-ils des sociologues raisonnant comme des économistes ou des économistes raisonnant comme des sociologues (7) ?

### ... la science politique et la psychologie sociale

Les frontières qui séparaient la sociologie de la science politique et de la psychologie sociale sont friables au point d'apparaître parfois comme des survivances coutumières. Quand la science politique s'est progressivement séparée du droit constitutionnel et des seules analyses électorales, elle est devenue une sociologie politique, un champ de la sociologie générale, dont la caractéristique française la plus forte vient sans doute de ce qu'elle se fait dans les Instituts d'études politiques. Elle possède probablement une teinte et une saveur particulières, mais elle participe de la sociologie au même titre que la sociologie de l'éducation ou la sociologie de la déviance, ce qui n'est nullement lui faire injure. Quand la psychologie sociale s'intéresse, souvent par des méthodes expérimentales, aux mécanismes de l'influence et du jugement, aux représentations collectives, aux processus de stigmatisation et d'attribution statutaire ou de formation des identités, elle participe aussi pleinement de la sociologie où, en tous cas, elle n'est pas plus séparée de la sociologie que ne le sont les diverses sociologies entre elles (8).

(4) R. A. Nisbet, *La tradition sociologique*, Paris, PUF, 1984 ; D. Martuccelli, *Sociologies de la modernité*, Paris, Gallimard, 1999.

(5) J. Habermas, *Logique des sciences sociales et autres essais*, Paris, PUF, 2005, p. 52.

(6) C. W. Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspero, 1967, p. 195.

(7) Le premier a introduit la notion de rationalité limitée dans la sociologie des organisations, le second a souligné les dimensions morales et idéologiques de la rationalité économique.

(8) Cf. par exemple les travaux sur la norme d'internalité de J.-L. Beauvois, *Traité de la servitude libérale*, Paris, Dunod, 1994. Ou, sur le sentiment de justice, ceux de J. Kellerhals, M. Modak, D. Perrenoud, *Le sentiment de justice dans les relations sociales*, Paris, PUF, 1997.

On continuera longtemps à distinguer les économistes, les anthropologues, les historiens et les sociologues. Et ceci pour de très solides raisons car chaque discipline est fondée sur un ensemble de traditions, de méthodes, de références, de manières de penser suffisamment fortes pour que les frontières ne se franchissent pas aisément. Le fait aussi que la transgression des frontières soit d'un coût élevé pour le chercheur aventureux, risquant de n'être accepté dans aucune communauté scientifique, contribue à clore les divers univers scientifiques. Mais il y aurait cependant quelque légèreté à considérer que des ensembles disciplinaires parfaitement identifiables reposent sur des cadres épistémologiques profondément différents en termes de définition des objets, de cadres théoriques, de méthode et de nature des preuves et des causalités. En fait, nous avons sans doute plus affaire à des disciplines, à des traditions intellectuelles et à des ensembles de méthodes, qu'à des sciences différentes. De plus, les sciences les plus dures étant elles-mêmes engagées dans des processus de croisements continus, on imagine mal que les sciences de l'homme échappent à cette tendance.

### **Des rapprochements nés des transformations internes à chaque discipline**

Ces proximités disciplinaires ne viennent pas seulement des jeux aux frontières, ils procèdent plus encore des transformations internes à chaque discipline. Les lignes de clivage entre les diverses sciences sociales s'effacent d'autant plus que, si l'on considère le seul cas de la sociologie, les paradigmes et les méthodes tendent à se multiplier et à co-exister. Pas plus que *Les règles de la méthode sociologique*, *Le métier de sociologue* n'est parvenu à définir les fondements canoniques partagés par tous les chercheurs de la même discipline (9). Les lignes de fractures internes les plus actives n'opposent pas ou plus, les marxistes aux conservateurs, les positivistes aux subjectivistes, les individualistes aux « holistes »... car la plupart des sociologues construisent leurs propres « montages » de théories et de méthodes. Cette diversité, dont on peut se féliciter, ou cet éclectisme, que l'on peut craindre, part cependant d'un problème commun : celui de la nature de l'action sociale quand celle-ci n'est plus perçue par tous les chercheurs comme le simple versant subjectif du système. Aussi, l'écrasante majorité des travaux théoriques des trente dernières années, après la vague « structuralo-fonctionnel-marxiste » des années 60 et 70, se donne-t-elle l'action ou, plus exactement, l'action subjective pour objet. Le grand ancrage de la sociologie classique, incarné par Durkheim et Talcott Parsons notamment, semble ne plus fonctionner dans des sociétés modernes emportées par la complexité, la globalisation des échanges, le triomphe de l'individu, la multiplication des conflits et des identités...

Dès lors, les sociologues balancent entre plusieurs paradigmes qui, parfois, se font la guerre, parfois entretiennent des relations plus paisibles. Pour l'un

d'entre eux, incarné par l'œuvre de Pierre Bourdieu, il faut maintenir le postulat selon lequel l'acteur et le système restent les deux faces du même ensemble parce que l'action, en dépit de ses troubles, est conçue comme l'accomplissement d'un programme de normes, de dispositions et de contraintes définies par une société conçue comme un système de domination. Cette sociologie est à la fois le prolongement de la sociologie classique et son renversement critique dans la mesure où le système d'intégration est conçu comme un système de domination. D'autres écoles adoptent un point de vue résolument individualiste en considérant que l'unité de base de l'analyse sociologique est un individu rationnel, capable de produire de bonnes raisons d'agir, et que le système social est ici un effet émergent, un effet de composition de ces stratégies individuelles. La sociologie se rapproche alors de la microéconomie d'un côté et des sciences cognitives de l'autre dans la mesure où le problème de la rationalité de l'acteur devient essentiel. D'autres écoles encore considèrent que le problème essentiel est celui des interactions et de la formation d'un sens subjectif de l'action qui s'apparente à une construction conjointe de la réalité sociale. Ici, la sociologie se rapproche de la philosophie du langage et de la communication. On peut encore considérer que l'objet de la sociologie est l'individualisme moral, la formation de liens et de jugements partagés dans un monde incertain où la coordination des actions, leurs justifications, les interactions des hommes et des objets, engendrent une sorte de création sociale continue. Bien souvent, ces sociologues se tournent vers la philosophie politique et morale et vers l'analyse des systèmes auto-produits.

### **Hybridations... et appartenances académiques**

Il ne faudrait pas penser que l'évocation succincte de ces divers paradigmes propose une description du monde sociologique réel car, dans les faits, il semble que la grande majorité des sociologues choisit ses théories, ses méthodes et ses objets en fonction de traditions locales et d'opportunités de recherche. L'étudiant en sociologie d'aujourd'hui peut avoir le sentiment de faire son apprentissage dans une sorte de « supermarché » où il choisira les théories et les méthodes en fonction de ses goûts et, surtout, de ceux de ses enseignants. Si l'on observe la sociologie qui se fait vraiment et non celle qui devrait se faire dans le seul ciel des théories, quelques constats s'imposent. L'auto-identification à la discipline passe généralement par un exercice quasi obligé de citations et de relectures de pères fondateurs qui sont comme autant de signes d'appartenance à la corporation. Ce retour continu à la tradition et aux grands auteurs n'est pas seulement la marque des « élèves », car la relecture continue de la tradition fonde la légitimité et l'autorité des innovations théoriques les plus marquantes des

(9) P. Bourdieu, J.-C. Chamborédon, J.-C. Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, Bordas, 1968.



dernières années. Bourdieu en a longtemps appelé à Durkheim, Marx et Weber, Boudon à Simmel et Weber, Habermas à Mead, Parsons et Weber... ce qui fait que la sociologie « invente » en revenant sans cesse à ses sources, quitte à changer parfois la hiérarchie du panthéon initial. Pour ce qui est des méthodes, il y a longtemps que l'éclectisme s'est imposé et qu'aucune d'entre elles ne prétend au monopole : presque tous les chercheurs croisent les méthodes et ne se sentent pas déchirés entre l'analyse quantitative, l'enquête de terrain, l'observation, les entretiens... Bref la pratique sociologique est encore plus diverse que ne le laisserait croire une simple description par écoles et, dès lors, chacun peut flirter avec les disciplines voisines sans craindre de rompre avec sa discipline mère.

Au fond, pour ce qui est de la sociologie, mieux vaut parler de discipline que de science, non parce que la science serait réservée aux seules sciences dures, mais parce que les contraintes imposées aux sociologues sont celles d'une discipline dont la valeur tient à la rigueur des méthodes, à la consistance du matériau, à la cohérence des raisonnements. Mais il ne s'agit pas là véritablement d'une science popperienne capable d'établir une vérité totalement partagée par une communauté scientifique, jusqu'à preuve du contraire (10). Si l'on accepte cette vision modeste mais exigeante de la sociologie, on comprend mieux que les disciplines qui constituent les sciences de l'homme soient prises dans des jeux d'hybridation continus que la force des identifications et des contrôles académiques ne parvient pas à empêcher (11). Au contraire même, plus les hybridations sont fortes, plus les signes d'appartenance académique apparaissent indispensables et rigides dans un monde scientifique où la reconnaissance des pairs fonde la carrière. Plus circule l'esprit sociologique, plus les territoires académiques peuvent être tentés d'afficher leurs dogmes pour dire, au moins, ce que la sociologie n'est pas.

## Le rôle des sociologues dans les affaires de la cité

Le récit consistant à décrire l'histoire de la sociologie comme le passage de l'unité à la diversité, celui du glissement de la science homogène à l'expertise multiple, repose probablement sur une illusion d'optique car l'unité de la sociologie classique est sans doute une reconstruction nécessaire pour une part – quand une discipline s'installe il lui faut des manuels – et un effet de la synthèse parsonienne qui a influencé toute une génération de sociologues désireux de participer à l'élaboration d'une véritable science de la société. Cependant ce récit recèle aussi quelques vérités parce que l'idée même de société a subi de si profondes mutations que celles-ci ont transformé une discipline dont le pivot a justement été l'idée de société. De ce point de vue, on peut considérer que les sociologues ont été les philosophes sociaux qui ont « inventé » l'idée de société, ceux qui ont donné une représentation intellectuelle organisée des États-nations

démocratiques, industriels et modernes qui se sont formés dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Que cette philosophie sociale ait toujours été soucieuse de produire des données empiriques, de faire des enquêtes, de comparer, d'établir des statistiques, en a fait une philosophie très particulière, mais ne change rien au fait que les sociologues, au-delà de leurs divergences, se sont définis comme ceux qui étaient capables d'expliquer comment fonctionnent les sociétés et dans quel sens elles vont. Dans une large mesure, les sociologues ont été les « intellectuels organiques » de la modernité sociale et de l'idée de société puisqu'ils prétendaient expliquer comment le monde fonctionne et change sans que les dieux s'en mêlent et sans que la vie sociale soit réduite à l'agrégation des volontés individuelles. En ce sens, comme le souligne Anthony Giddens, la sociologie a été au cœur de la réflexivité des sociétés modernes, de la même manière que la psychanalyse et ses dérivés ont construit la réflexivité proprement personnelle des individus détachés de la tradition et de ses obligations de rôles.

Depuis le temps des pères fondateurs, l'idée de société identifiée à un système combinant une culture, une économie et une souveraineté dans un même État-nation n'a pas résisté à la modernité elle-même, quelle que soit la manière dont on la nomme : hyper-modernité, post-modernité, modernité tardive. Les ouvrages sur la globalisation remplacent les ouvrages sur « la société ». Pourtant, la capacité d'intervention sociale de la sociologie ne s'est pas affaiblie, au contraire, elle s'est même renforcée à la mesure du sentiment de trouble et de risque qui semble désormais caractériser la vie sociale moderne elle-même. Les sociologues ne sont plus ceux qui disent comment « fonctionne » la société, ils essaient d'expliquer pourquoi et comment elle ne « fonctionne » plus, l'idée de société jouant dès lors le rôle attribué jusque-là à la communauté traditionnelle. L'intervention de la sociologie dans la vie sociale peut être conduite selon plusieurs modèles.

## Dénonciateurs des oppressions...

La posture critique et dénonciatrice de la sociologie s'est installée dans la discipline au point que certains peuvent affirmer que la « vraie sociologie » ne peut avoir pour vocation que de démasquer le pouvoir, la domination et leurs ruses. Il y aurait dans cette alliance du savant et du peuple une figure de l'intellectuel sociologue d'autant plus forte que s'est affaiblie, momentanément peut-être, celle de l'intellectuel organique du parti prétendant à la maîtrise de l'Histoire. Ainsi la défense de l'autonomie de la science

(10) J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan, 1991.

(11) On peut d'ailleurs se demander si la création d'instituts de sciences sociales composés d'anthropologues, de sociologues, d'historiens, d'économistes, de philosophes, de statisticiens et de quelques autres ne serait pas une meilleure formule que celle de la séparation de ces disciplines dans la plupart des universités. De même, un premier cycle de sciences sociales ne serait-il pas préférable à une spécialisation précoce ?

participerait-elle du sourd combat de ceux qui n'accèdent ni à la parole ni à l'action publique et dont le sens de l'expérience sociale serait révélé par le sociologue. Dès lors, la sociologie a pour vocation de déchirer les voiles de la domination et du pouvoir tendus par les grands appareils des industries culturelles, de l'éducation, des médias, de la politique, de l'organisation du travail et de toutes les technologies du contrôle social. Cette posture présente un double avantage : celui qui l'occupe se définit à la fois comme un témoin de la vérité scientifique démasquant les « pseudo savants », et comme le porte-parole des dominés ; la science et la morale se donnent ainsi la main.

### **... révélateurs des complexités de la vie sociale...**

Face à cette position visant à allier la connaissance scientifique et la dénonciation, d'autres sociologues adoptent une posture intellectuelle moins ambitieuse consistant à révéler les mille façons dont les acteurs visent, non pas à échapper au social, mais à se construire comme les sujets de leur propre vie dans la société et malgré elle. Dans ce cas, le sociologue s'emploie moins à démasquer qu'à révéler en quoi les acteurs agissent, ou, au contraire, sont empêchés d'agir. Il va de soi que cette posture peut, elle aussi, adopter une tonalité critique même quand elle s'efforce de montrer que la socialisation et la domination ne sont jamais totales et que l'on peut décrire la vie sociale sans se placer du point de vue d'un romancier omniscient qui connaîtrait, à la fois, l'âme des personnages, la totalité du drame et le sens de l'histoire qui se déroule. Le sociologue est ainsi le témoin d'une vie cachée, celui qui révèle le fourmillement des identités et de la vie sociale qui se développe en dehors et à l'ombre des cadres établis des institutions et des organisations. Au fond, ces sociologues pensent que l'intégration systémique et l'expérience vécue se séparent progressivement, et que la sociologie doit faire émerger l'individu et le sujet.

### **... et/ou experts auprès des différents acteurs ?**

Le sociologue peut aussi adopter une position plus proche de l'expertise selon laquelle il s'agit de définir un problème pratique, de tracer un état des lieux, d'évaluer une politique et, éventuellement, de proposer des solutions aux acteurs concernés : responsables politiques, dirigeants, responsables d'associations, de syndicats, de mouvements... Bien qu'il ne soit pas rare que cette pratique soit critiquée comme impure et compromise, il reste qu'elle fonde une grande partie de la recherche publique, privée ou associative par laquelle les acteurs demandent à être éclairés par les sociologues comme ils peuvent l'être par les juristes ou par les économistes. Aucune de ces postures ne serait en mesure de définir la totalité de l'action des sociologues dans la société

car chacun de ces types d'intervention publique se mêle aux deux autres postures et le chercheur vise souvent à couvrir tout l'éventail des positions intellectuelles possibles : la même recherche sera livrée au commanditaire pour qu'il en fasse le meilleur usage, elle deviendra un livre ou un article savant et parfois, elle sera le prétexte à quelque tribune bien sentie dans la presse. En définitive, il n'est pas rare que les intellectuels les plus critiques soient aussi les conseillers des princes ou de ceux qui aspirent à le devenir, que les savants les plus austères s'engagent dans l'espace public, et que les experts les plus pragmatiques rompent avec leurs commanditaires pour dénoncer leurs stratégies.

## **Conclusion**

Bien que les sociologues aient souvent le sentiment que leur discipline est fragile, menacée et peu reconnue parce que leurs critiques, leurs analyses et leurs propositions semblent ne pas mordre sur les représentations véhiculées par les médias et les appareils idéologiques, il ne faut pas sous-estimer la place de la sociologie dans la constitution de la société par elle-même. Bien des analyses sociologiques sont devenues si banales chez les dirigeants, les militants et dans les médias, que les sociologues finissent par se sentir trahis à la mesure même de leur rôle dans la formation des représentations de la vie sociale et de ses problèmes. Il serait facile de montrer que, sans jamais maîtriser ses effets, la sociologie de l'éducation la plus critique participe des représentations et des politiques scolaires, de la même manière que la sociologie des problèmes sociaux participe de la définition de ces problèmes et de la formation des politiques sociales, de la même façon aussi que la sociologie des organisations participe de la gestion des grandes entreprises... Les notions d'habitus, d'effet pervers, de zone d'incertitude, de reproduction, font désormais partie du langage social banal. Plus encore, rien ne nous dit que la critique sociologique n'influence pas plus encore les pratiques, de la même manière que le dévoilement des mécanismes symboliques de la consommation devient la bible des sociétés de marketing que ce dévoilement condamne. Bref, ce n'est pas parce que les sociologues ne contrôlent pas les effets de la sociologie qu'ils produisent que la sociologie est sans effets. De la même façon que ce n'est pas parce que la sociologie s'efforce d'être une science, que cette science ne devient pas une idéologie dès qu'elle « entre » dans la société qui l'a produite comme science. Mais après tout, la sociologie nous apprend que rien n'échappe au social, y compris la sociologie. ■

François Dubet,  
CADIS, EHESS,  
Université de Bordeaux 2